Introduction

« Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage », écrit Montaigne dans un passage célèbre des *Essais*. Évoquant les peuples du nouveau monde, le philosophe bordelais en vient à conclure que les anthropophages sont plus vertueux que les Européens. Car, somme toute, mieux vaut manger les morts que torturer les vivants. Le barbare n'est pas celui que l'on croit.

En vérité, on ne peut formuler aucune définition universelle de la barbarie, puisque la différence n'existe que dans le regard de l'observateur. En outre, lorsque l'on utilise ce terme, il ne s'agit pas seulement de caractériser l'autre, de l'humilier ou de le poser en motif de haine. Pour chaque société, la désignation du barbare sert avant tout à ériger une norme, la norme, celle qui constitue un facteur d'identité minimale pour les membres du groupe. De fait, rares sont les civilisations qui mettent par écrit les règles du vivre en commun. Ces codes n'apparaissent en pleine lumière que parce qu'ils sont transgressés par le barbare, que celui-ci soit un être réel ou fictif.

La barbarie ne se résume toutefois pas à la construction d'une altérité, fût-elle connotée péjorativement. Dans la plupart des cas, le processus introduit des constructions spatiales : si le barbare vit autrement, c'est parce qu'il vit ailleurs ou parce qu'il vient d'ailleurs. Dès lors, les différences climatiques, géographiques ou environnementales se voient érigées en barrières comportementales ; ceux qui vivent sous d'autres cieux ont forcément des mœurs différentes. Une tentation fréquente est alors de confondre le comportement et l'ethnicité : telle population

apparaît barbare non seulement parce qu'elle vit dans un autre endroit, mais aussi parce qu'elle forme un groupe humain intrinsèquement différent. Sur un plan purement politique, une telle définition du barbare permet de légitimer la construction des modèles civiques ou nationaux. Pour peu que l'on insiste sur l'élément biologique, la barbarie devient le support de modèles raciaux, voire racistes.

À quoi reconnaît-on le barbare ? Naturellement, les critères changent selon le milieu de référence, mais certains éléments ethnographiques reviennent fréquemment. Tel est le cas du rapport au corps, de la relation entre les sexes, des choix alimentaires, de l'exercice de la violence légitime ou de la notion de propriété. Mais, à lire les sources anciennes, ce sont surtout les sens qui sont sollicités. Le barbare se reconnaît d'abord à l'oreille : étymologiquement, c'est l'être qui communique par des *bar-bar-bar*, c'est-à-dire par des borborygmes éloignés du *logos* grec. Le barbare se reconnaît aussi à la vue : vêtements différents et, surtout, pilosité différente. Quant à l'odeur de la barbarie, elle se révèle souvent infecte, quoique variable : le Méditerranéen se déclarera rebuté par l'odeur de beurre rance de son voisin du Nord, le mangeur de viande par le fumet du poisson, le cultivateur sédentaire par les bêtes du nomade. Dans tous les cas, l'animalité n'est jamais loin et ce que l'on entend, sent ou voit est perçu comme un reflet fidèle de l'être intérieur : le barbare apparaît comme un autre physique parce qu'il constitue un autre moral.

La barbarie est par essence dangereuse. Ceux qui en relèvent doivent donc être combattus, soumis, ou au moins tenus aux abois. En retour, le vainqueur peut se poser en champion de sa propre civilisation. De tels présupposés imprègnent très tôt les scènes de Gigantomachies et de Centauromachies ; on les retrouve sur les sarcophages de bataille romains, dans la fresque de la bataille de Lépante de la *Sala Regia* du Vatican mais aussi sur les affiches de propagande de la Première Guerre mondiale. Dans tous les cas, l'acteur de la victoire obtient non seulement de la gloire mais aussi le droit de diriger les compatriotes qu'il a sauvés. De l'Égypte à la Mésopotamie, du Japon médiéval à l'Europe des États-nations, le triomphe obtenu contre les barbares constitue un élément récurrent de la légitimation du pouvoir en place. Pour les dirigeants, il s'agit donc de communiquer autour du barbare, soit pour le montrer lorsque son existence est incertaine, soit pour proclamer sa défaite

une fois que la civilisation l'a abattu. Si la représentation passe surtout par l'iconographie, l'exhibition ou l'exécution publique des vaincus contribuent aussi à célébrer la grandeur du triomphateur.

Tout comme l'existence du barbare conforte un pouvoir politique, elle permet d'appuyer et de fixer l'espace de sa domination. En effet, la distinction entre la civilisation et la barbarie nécessite la détermination d'une frontière. Il peut s'agir d'un marqueur géographique que l'on choisit de mettre en valeur, comme une mer, un marais ou une chaîne de montagnes. Mais il peut aussi s'agir d'une série de fortifications construites à grand-peine, comme les « murs du prince » en Égypte, la muraille de Chine, le mur d'Hadrien ou la levée d'Offa. Du *Seigneur des anneaux* à *Game of Thrones*, cette image a été largement exploitée par la littérature d'*heroic fantasy*. Qu'un tel dispositif s'avère fonctionnel sur le plan militaire, voilà qui importe assez peu. Par sa monumentalité, par la somme de travail rationnel qu'il représente, par les efforts économiques qu'impose sa garde, le mur constitue le plus évident symbole de la ligne de partage entre la civilisation menacée et la barbarie menaçante. La constitution de lieux symboliques peut également contribuer à ce processus. Certains sites sont considérés comme des cœurs de civilisation, justement parce qu'ils ont été saccagés par l'ennemi ; c'est le cas de Delphes, de Rome ou du palais d'Été de Pékin. D'autres lieux symbolisent en revanche la barbarie parce que des « civilisés » y ont été amenés en captivité ou parce qu'ils y ont découvert une culture agressivement différente : tel est le cas de Babylone, de Ctésiphon ou d'Uppsala.

Si le barbare représente un ennemi potentiel, il ne constitue pas pour autant un repoussoir absolu. D'abord, il a nécessairement quelques qualités militaires ou physiques, sans lesquelles la victoire du pouvoir légitime serait sans éclat. Le *Galate mourant* constitue l'archétype hellénistique de ce barbare dont la force d'âme vient exalter la gloire de celui qui le terrasse. Dans toutes les cultures, les moralistes ont d'ailleurs joué avec le motif de la valeur du sauvage, voire de sa supériorité sur le civilisé : plus proche de la nature, moins corrompu par les vices ou par l'argent, le barbare constitue un modèle de vertu, voire un reflet de la pureté perdue. Cette nostalgie peut se lire dans *La Germanie* de Tacite, dans le chapitre « Des Cannibales » de Montaigne, et même dans le baroque *Conan le Barbare* de Robert E. Howard. Certes, la vertu du barbare n'est

pas nécessairement consciente et ses bienfaits se mesurent à l'échelle de l'Histoire, non à celle des hommes. Semblable aux catastrophes naturelles, le guerrier venu d'ailleurs est décrit par l'historiographie chrétienne comme un fléau lancé par le Ciel pour châtier les pécheurs. Aux yeux de l'historien musulman Ibn Khaldûn, le barbare, jeune et vigoureux, vient plutôt pour régénérer périodiquement le vieux monde décadent. Quitte à commencer par le détruire.

Le barbare constitue donc un être polymorphe, parce que subjectif. Il n'existe pas pour lui-même, mais pour les autres. Il s'agit d'un personnage qui ne peut pas être défini ; la présente entreprise doit par conséquent se fixer des objectifs plus modestes, à savoir explorer l'histoire de peuples que l'usage a consacrés comme « barbares », mais aussi éclairer les logiques et les représentations qui ont fondé cet usage. Pour ce faire, les domaines abordés seront multiples : linguistique, philosophie, archéologie, histoire de l'art, droit, culture matérielle, ethnographie, sociologie, historiographie, muséographie, médias... Si la majorité des notices ici présentées traite des époques antique et médiévale, la construction du concept de « barbarie » dans les mondes moderne et contemporain a été également mise en valeur de façon à insister sur la prégnance des stéréotypes, sur les jeux de variations et sur les utilisations dont ce terme reste aujourd'hui l'objet.

Dans cet ouvrage, une attention particulière a été apportée à certains peuples, personnages, lieux de mémoire et autres objets icônes, sans prétention à une quelconque exhaustivité et sans que l'on puisse récuser une certaine part d'arbitraire. Bien souvent, l'historien reste un homme des textes et il en est réduit à appeler barbares ceux que ses sources désignent par ce nom. En outre, autant il est légitime de démonter une construction historiographique, autant on ne saurait s'en affranchir si elle a eu une longue postérité. Les « Grandes Invasions » n'ont peut-être pas eu lieu au Ve siècle, mais leur existence pèse lourdement sur les mentalités occidentales du XXe siècle et du XXIe siècle. « Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage » : les auteurs de ces lignes sont conscients qu'ils n'échappent pas eux-mêmes au poids de préjugés. Peut-être peuvent-ils s'en dédouaner en remarquant que la permanence des *topoï* et des images représente l'un des héritages des mondes anciens et que la culture consiste justement à construire et reconstruire sans cesse la notion de barbarie.

Chapitre 1

Les conceptions grecques

(Charlotte Lerouge-Cohen)

Il est normal qu'un ouvrage sur les barbares s'ouvre avec les Grecs : c'est du grec βάρβαρος que nous vient le mot « barbare ». Le mot est formé sur une onomatopée, *barbar*, censée, à l'instar de notre « charabia » français, imiter les sons d'une langue étrange et incompréhensible. Employé comme nom commun, *barbaros* (*barbaroi* au pluriel) sert, en grec, à désigner de façon collective tous les non-Grecs. Lorsqu'ils veulent signifier « l'humanité tout entière », les Grecs usent ainsi de l'expression « les Grecs et les barbares ». Le terme traduit donc une vision binaire du monde. Cette vision n'a pas toujours existé : Homère, au VIIIe siècle, connaît l'adjectif « barbarophone », qui signifie « parlant une langue étrangère, rocailleuse », mais il ne connaît pas de *barbaroi* ; jamais, en particulier, il ne désigne ainsi les Troyens dans l'*Iliade*. Le terme de *barbaros* n'apparaît en réalité dans les sources grecques qu'à la toute fin du VIe siècle et c'est seulement à partir du Ve siècle qu'on le trouve employé de façon courante. La dichotomie Grecs-barbares s'impose donc de façon relativement tardive dans la pensée grecque ; elle la structure ensuite très durablement.

Les Grecs ne se sont pas contentés d'inventer le terme de « barbares » : ils ont accordé à ces derniers une place centrale dans leurs productions littéraires et artistiques. Non seulement ils les ont constamment décrits et représentés, fondant l'ethnographie occidentale de nombreux peuples, mais ils ont célébré, tout au long de leur

ISBN 978-2-13-074985-1
Dépôt légal – 1re édition : 2016, septembre
© Presses Universitaires de France, 2016
6, avenue Reille, 75014 Paris

Plan de l'ouvrage

Introduction IX
Chapitre 1. – Les conceptions grecques (Charlotte Lerouge-Cohen) 1
Chapitre 2. – Rome et les barbares : des origines (753 av. J.-C.) à l'apogée de l'Empire (IIe siècle apr. J.-C.) (Liza Méry) 21
Chapitre 3. – L'Antiquité tardive, discours et réalité des « Grandes Invasions » (Bruno Dumézil) 43
Chapitre 4. – Le Moyen Âge ou l'éloignement de la barbarie (Bruno Dumézil) 67
Chapitre 5. – Représentations modernes et contemporaines : barbares redécouverts, barbarie réinventée (Sylvie Joye) . 89
Table des entrées 117
Corpus 133
Annexes (abréviations, bibliographie sélective, chronologie, cartes) 1427
Présentation des auteurs 1427
Index des noms 1455

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Adrien Bayard, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
Bruno Dumézil, université Paris Ouest-Nanterre-La Défense
Sylvie Joye, université de Reims
Charlotte Lerouge-Cohen, université Paris Ouest-Nanterre-La Défense
Liza Méry, université de Poitiers

Les Barbares

Sous la direction
de Bruno Dumézil

puf